

Gaspar JAÉN i URBAN (Elx, País Valencià, 1952)
Traducció de Ricard Ripoll Villanueva (2002)

Docteur architecte et écrivain. Son activité comprend l'exercice professionnel de l'architecture, l'urbanisme et l'enseignement, ainsi que la poésie, la prose et l'essai. En poésie, il a publié *Cadells de la fosca trencada* (València, 1976), *Poema per a ben morir* (València, 1981), *Cambra de mapes* (Barcelona, 1982), *La Festa* (Palma, 1983), *Mil·lenari, tardor* (Barcelona, 1989), *Fragments* (València, 1991), *Del temps present* (Alzira, 1998), *L'antic jardí d'Itaca* (Altea, 1998), *Pòntiques* (Alzira, 2000)

De *Cambra de mapes* / du livre *Chambre de plans* (Edicions del Mall, Barcelona)

V. Souvenir de Bretagne

La nuit transporte des cœurs de suicidés
Lorsqu'elle s'ouvre de l'autre côté des vitres.
Je marche esseulé dans un temps qui fane
Les rosiers, et je ne peux rien trouver
A garder, ou je n'en suis pas capable.
D'ailleurs, comment est-il possible
Qu'une coupe de cognac brisée à quatre heures
De l'après-midi puisse faire autant de mal ?
Toute la littérature que j'ai inventée ; tous les jeux
Que j'ai attachés aux murs, et moi-même – ma propre invention –
Sont des pièges qui mènent aux souterrains des jardins
Quand, avec l'hiver, l'heure est venue
De relire les anciens messages de lumière
Qui me renvoient au souvenir de ce jour,
Du côté de Sant Tegner.

Les mains

Pleines de grenades, aux cheveux de drapeaux,
Nous avons chanté, contre la pluie,
Des vieilles chansons de notre pays,
Devant des anges qui nous avaient aimés
Et qui ne comprenaient pas notre langue.

Elégie de Bologne, 3

Aujourd'hui dimanche, le soir est calme,
Etrange, très tranquille. J'ai une tristesse
Pleine d'aiguilles aux bords des yeux. J'ai reçu
Une lettre de toi et je suis heureux de t'aimer,
Et je me souviens de nouveau de toi,
Tu es comme toujours. J'essaye d'imaginer
Les rues de Bologne. J'essaye encore de préserver
Ton souvenir, dans la plainte et dans la joie,
Tel du miel au bout des doigts. Dans la tristesse
Que le soir m'apporte, ton image immobile,

Brisée dans la mémoire, m'évoque avec douceur
Des pays que j'imagine très lointains et très beaux.
Partout la nuit tombe ; il commence à faire froid.
L'automne s'insinue entre les feuilles du calendrier.
Je pense encore à toi, comment t'oublier ?
Chaque nuit je consacre un instant à ton corps.
Là, il fait un peu froid. La nuit tombe de plus en plus.
Le souvenir, l'espoir de l'hiver près de toi
Sont les seules cessions permises par la distance.

De *Fragments* / du livre *Fragments* (Poesia 3i4, València)

XV

Tu n'as plus rien dit, lentement, dans ce silence,
Silence toi-même, une étoile qui s'éteint.
Ton temps et tes yeux cessèrent de me regarder
Et je n'ai plus jamais su te montrer ma tendresse.
Au moment de dormir, quand étaient refusés les sourires,
Le baiser et la parole, le silence m'entourait,
Tel un drap de tristesse, un temps qui s'achevait.
Quelles étaient tes peurs ? Pourquoi cette distance ?
En amour il n'y a pas lieu de tant de pages blanches.
Ce soir-là, j'ai bu avec toi le dernier verre
De fiel et de fatigue. Sans parler comme avant.

L'abri que tu fus, comme le feu du papier
S'était éteint et me blessait. J'étais seul à nouveau
Dans des rues incertaines, des gares salies
Par les couteaux glacés, la fumée, les trains et la peur,
Avec des corps entrevus, fugitifs et divers.
Il fallait se détruire et en finir avec les dépôts
D'un amour qui se décomposait juste après être arrivé,
S'enfermer dans sa tanière comme l'animal blessé
Qui hurle, lèche son mal et affligé attend
La clarté d'un nouveau jour. Il fallut avoir du courage.
Ce soir-là les dieux m'abandonnèrent.

XXVIII

Voilà la dernière demande que je tiens à te faire :
Souviens-toi de moi, de temps en temps,
Comme je me souviens de toi, maintenant,
Quand arrivera l'automne, que les années seront mûres
Et commenceront à peser et le ciel deviendra plus clair,
Quand les Pléiades sortiront ; et rentreront chez eux
Les vieux marins grecs, quand la mélancolie
Te mordra et tu te balanceras, pour soigner ton mal,
Sur les rosiers blancs d'Hama, la plus mélodieuse

Des villes d'orient, pour retrouver ainsi
Les amours perdus. Souviens-toi alors du mien.
Je t'offre ces vers comme sincère témoignage
De la douleur et du grand plaisir que tu m'as fait revivre.
C'est tout ce que je peux t'envoyer d'ici,
De ce temps d'exil où je dois demeurer,
De cette terre stérile, mon monde sans toi.

De *Del temps present* / Du livre *Du temps présent* (Edicions Bromera, Alzira)

A l'actuel amour

A J.V.P.

Je voudrais tant que tus sois tous ceux
Pour qui j'ai écrit une fois un poème,
Avoir vu avec toi des villes du Nord de l'Italie,
Des hivers, des automnes de l'Europe centrale,
Et lors des nuits rougies au feu, d'aube et de jasmin,
Avoir traversé avec toi d'anciennes routes
De palmes près de la mer,
D'oranges et de cyprès sur les lèvres.

Je voudrais tant que ce présent que tu es,
Plaisant et aimable aujourd'hui,
Viene de très loin,
De ces années sans toi qui nous laissaient sur la peau
Des nuits d'écume et des étoiles,
Un perpétuel désir qui ne cessait jamais,
Une première jeunesse qui n'était pas consciente
D'être elle-même.

Mais je sais combien est inutile le désir qui m'habite
Dans cette nuit de pluie et de printemps
Qui fuira comme les autres.

D'autres amours étaient là, avant toi,

Et ont occupé la place que nous occupons maintenant,
Ainsi que nos pensées, nos bras,
Et notre bref présent.
Nous le savons sans le dire.
Nous n'avons besoin ni de faits ni de témoins.

De *Pòntiques* / Du livre *Pòntiques* (Bromera)

V

Des illuminés t'entourent, des prédestinés, des possédés
Qui croient être des dieux car ils voudraient tout

A leur image. Quel mal leur a donc causé la vie
Pour qu'ils la désirent aussi peu, pour tant de mépris ?
Ils l'ont aimée bien peu ni en eux ni en les autres,
Ces monstres abominables qui vont mourir seuls
Dans une solitude plus grande que leurs grands yeux.
Pourtant, ils n'en mordront ni la peau ni les os.

Ils tueront le poète, ce corps sacré de la voix
Torturée et sanglante comme un martyr de Rome,
Et ils tueront avec lui les jasmins du jardin
Qui sentent intensément à la tombée du soir,
La fleur de l'oranger, parfumée et si fraîche.
Mais les langues de serpent dans les bouches d'infamie
Distillent la rancœur et préparent l'outrage,
Coup d'œil de Gorgone, et finiront par les dévorer,
En faisant du poison de leurs veines, en leur pourrissant l'œil du cœur.

XX

Sur un plateau dénudé, un désert, nous t'abandonnons.
Des laquais de dictateurs et des menteurs y habitent.
Rome est avec nous, celle des plaines fertiles,
Celle de l'eau qui chante en descendant des montagnes.
Nous avons dans le cœur les strophes et les chants,
Les mots anciens, les étés, les récoltes,
Les arcs et les peintures, les marbres, les statues,
La fontaine du vieux marché, l'art de l'architecture.

Que les misérables restent avec leur misère
De désolation, de ravage, de tristesse.
Ils auront toujours les armes et l'armée,
Le cheval et l'épée, les traîtres et les judas,
Les deniers d'argent, le pouvoir de la mort.
Mais nous, tristes, nostalgiques, profondément pauvres,
Bien que faibles, nous avons le feu en hiver
Dans notre cabane au milieu du champ sous la neige,
Nous avons le vers et la larme. Nous garderons la parole.

Adieu César, adieu Rome, à jamais
Adieu. Mort, inhumé, oubliez notre nom.